



Tex LECOR

AU SOMMET DE SON ART

EN ME DIRIGEANT À MON RENDEZ-VOUS AVEC TEX LECOR, JE ME SUIS DEMANDÉ SI J'ALLAIS AVOIR PLUS DE PLAISIR À LE VOIR... OU À VISITER SON ATELIER. J'ADORE CET HOMME, MAIS DÉCOUVRIR SON ESPACE DE CRÉATION, C'EST COMME ALLER RENCONTRER UN AMOUREUX ENDIMANCHÉ CES JOURS-CI, TEX EST EN PLEINE PROMOTION D'UN NOUVEAU LIVRE SUR SA CARRIÈRE DE PEINTRE. IL EST CONSIDÉRÉ COMME UN DES CINQ PLUS GRANDS AU CANADA. ET IL M'A INVITÉE À ALLER LE REJOINDRE LÀ OÙ IL CRÉE. PHOTO: JULIEN FAUGÈRE

Son atelier s'élève à côté de la magnifique maison centenaire où il habite avec Loulou, sa femme depuis plus de 40 ans. Cette maison, il l'a entièrement fait refaire à la manière d'antan. L'atelier est rempli de la lumière venant du nord, clarté que Tex qualifie de la plus belle lumière du jour. Pas un mur, pas un coin ne sont sans tableau. Shirley Théroux m'avait dit: «Regarde tout avec attention... Ce sont des toiles qu'il ne vendra jamais, tu ne les verras donc nulle part ailleurs.» Il me montrera, appuyées par terre sur une colonne, une série d'environ 30 toiles. «Ca, c'est l'héritage de mes enfants et petits-enfants.» Il me désignera un large fauteuil bas, pas trop loin de lui et face à son énorme chevalet, où trône une toile gigantesque, posée là pour la correction. «Tu vois, simplement faire le dessin de cette toile m'a pris quatre jours. Et c'est drôle, parce que même si, vu la maîtrise acquise, on peint avec plus d'assurance en vieillissant, je constate que je travaille par cycles. En ce moment, je reviens à mes



J'ai déjà vu des gens très riches entrer dans mon atelier et offrir d'acheter tout ce que j'avais sur mes murs. Je refusais, parce qu'à moins d'avoir la recommandation d'une galerie qui aurait eu sa part — je ne vendais pas à l'atelier. Je laisse ça à ceux qui m'ont fait confiance. Une réputation, ça se bâtit très lentement.

Pourquoi a-t-on l'impression qu'on ne peut pas être un bon peintre sans souffrir?

Un de mes amis, René Hébert, du Nouveau-Brunswick, a longtemps été designer pour la compagnie Eaton, à Toronto, avec un très gros salaire. Il est venu me voir à Montréal, à l'époque où je vivais dans un garage pas chauffé. Je restais dans cet endroit même l'hiver, avec un chien que j'avais appelé Jean XXIII. Pour être au chaud, mon chien couchait avec moi dans mon sleeping bag. Quand René est venu, il m'a demandé: «Que penses-tu faire? Tu ne réussiras jamais dans la vie!» Plusieurs années plus tard, il a tout laissé tomber et il est devenu peintre! Il travaille fort, et à son tour, il connaît la douleur de se faire une niche à travers les galeries pour vivre de son art. Il m'a appelé dernièrement pour me dire qu'il s'ennuie de nos rencontres dans les symposiums... Mais je n'en fais plus.

Et pourquoi donc?

Je suis un solitaire! Il y a bien peu de gens avec qui j'aime aller peindre en nature. St-Gilles, Louis Tremblay, Norditude, le groupe de la Norditude (ceux qui vont dans le Grand-Nord pour peindre la nature sur place). On se rencontre rarement, mais c'est un plaisir chaque fois. Et travailler dehors, dans la nature, c'est fascinant. Ça prend du temps, maîtriser la lumière qui, en se déplaçant, peut faire changer totalement les couleurs. Mais on s'habitue à travailler vite. Il me parlera aussi des mouches du Grand-Nord, compagnons inévitables de ces séances en nature! L'Arctique, je l'ai adopté avec bonheur parce que j'ai piloté un hydravion pendant 19 ans. J'allais au Labrador, à la Terre de Baffin... J'allais peindre seul, avec mon chien.

Au printemps, j'ai parfois 40 ou 50 toiles que je n'aime pas. Alors je le couteau dedans et je les brûle.»



es de Tex Lecor se retrouvent dans les galeries les plus prestigieuses du Canada et certaines au 14-40 000 \$ pièce.

Quand quoi pour être reconnu ne un bon peintre?

Et d'abord y croire. J'avais un professeur à l'école qui m'avait dit: «Tu pourras dire que tu es enfin un quelque part quand des collectionneurs pourront reconnaître ton art sans voir ta signature. Là, tu vas dire que tu es un peintre!» L'indépendance de la maîtrise des couleurs, c'est des années avant d'y arriver. Je suis rendu là. Remarque, je donne l'impression que je ne en rond parfois, mais en temps, en peinture, je m'aperçois que je fais face à des cycles. En oment, je constate que j'ai repris le que j'avais quand j'étais aux x-arts. Là, la galerie va m'appeler disant: on a un très bon client intéressé par une grande toile avec un t de bataille. Je vais leur ré- poliment: «Dites-lui qu'il se en rang pour cinq ou six ans, sus plus rendu là!» Je ne prends aucune commande. J'entre à atelier à 7 h du matin, j'écoute lassique... ou, pendant mes mo- de lecture, du bon country.

Et faire des spectacles comme avant?

Je reprends Noël au camp, qui figure sur le nouvel album de duos de Noël de Paul Daraiche. J'ai beaucoup aimé faire ça, mais je n'ai plus le goût de faire des spectacles. Quoique... je suis allé voir Patrick Norman l'autre jour, et je dois l'avouer que j'avais envie de monter sur scène, et pas à peu près! Patrick, il est à l'aise, il ne déroge pas de sa simplicité avec les gens. C'est un excellent musicien. Tandis que moi, il faut obligatoirement que je sois accompagné, parce que je saute des tempos, je vais trop vite ou trop lentement... Un jour, je devais faire un spectacle avec un orchestre symphonique. On avait répété avec quatre musiciens. Quand les 30 autres musiciens sont arrivés, j'ai trouvé ça tellement beau que je n'ai pas été capable de chanter. Pas un son ne sortait! Il a fallu faire le spectacle avec les quatre musiciens de la répétition!

L'homme a marié, le peintre est heureux, et le mari est apaisé. Justement, une petite tornade blonde

entre dans l'atelier. Sa femme Loulou s'approche de moi, m'embrasse. La conversation dévie sur le bonheur d'être grand-père. D'ailleurs, de nombreuses photos ornent les murs entre les toiles. Puis, il ajoutera quelque chose qui tout d'un coup me jettera littéralement par terre: «Au printemps, j'ai parfois 40 ou 50 toiles que je n'aime pas. Alors je mets le couteau dedans et je les brûle.» Il me montre en effet quelques toiles placées dans un coin, prêtes pour «la boucherie», et je vous jure que j'ai songé intensément pendant deux minutes à une façon de les lui voler!

Il est loin le temps où, dans la vingtaine et vaillant dans une boulangerie et voulant devenir peintre, mais sans argent pour ses études, Tex s'est blessé volontairement dans le but de récolter assez d'argent de ses assurances pour se payer des études à l'École des beaux-arts. Cinquante-cinq ans plus tard, il n'aura cependant pas un seul mot d'ouverture sur tous les sacrifices qu'il a dû faire pour devenir un des plus grands fleurons canadiens de l'art de la peinture. C'est, à mon avis, une des plus belles histoires de persévérance et d'amour que je connaisse.

Quelle fierté j'ai eue de le rencontrer, et qu'il m'invite à nouveau à son atelier. Peut-être oserai-je apporter mes pinceaux et m'installer dans le silence, à côté de Shirley Théroux, qui travaille avec lui tous les mercredis, m'a-t-il dit. La chanceuse!



Richement parsemé de photographies et de reproductions d'œuvres, le livre Mon monde pour vous, publié aux Éditions du Sommet, retraces des moments-clés de l'histoire de Tex Lecor, racontés par lui-même, mais également par ses amis, des critiques d'art, des collègues et des collectionneurs.

Quelques-unes des toiles de Tex Lecor sont exposées à la galerie Le Balcon d'Art, au 650, avenue Notre-Dame, à Saint-Lambert. www.balcond'art.com

compositions premières, où tous les sujets se chevauchaient sur une seule toile. Quand la toile est peinte, je la mets dans un cadre. Ça me montre l'équilibre des proportions. Je la laisse pendant une semaine sur le chevalet. J'en travaille une autre et je la regarde. L'œil perçoit toujours quelque chose à changer, à ajouter, à corriger ou à retrancher.»

Tex, parle-nous un peu de tes origines.
Mon père est né en Bretagne. Quand il est arrivé au Québec, il a fait une carrière militaire. À la Première Guerre mondiale, il a été blessé. Pour se refaire une santé, on l'a envoyé dans le petit village de Saint-Michel-de-Wentworth, où il a rencontré la sœur de ma mère. Il devait la marier, mais il est tombé amoureux de ma mère... et c'est là que je suis né.

Ton père peignait également...
Il peignait l'hiver et faisait des petits tableaux à l'huile pour les donner ensuite. À sept ou huit ans, je volais



«J'ai piloté un hydravion pendant 19 ans. J'allais au Labrador, à la Terre de Baffin... J'allais peindre seul, avec mon chien.»



parfois un tube de peinture et je faisais des dessins en dégradé monochrome. J'ai appris comme ça. J'ai beaucoup travaillé le dessin dès le début. Et toutes mes toiles aujourd'hui commencent par un croquis, que je fais au fusain.

Tex, tu as 80 ans. Comment vis-tu cela?

(Avec un peu de nostalgie dans la voix, mais également beaucoup d'humour, il confie) Quand on commence à vieillir... c'est épouvantable! Je consultais mon carnet téléphonique l'autre jour, et plus de la moitié de mes amis sont morts! Qu'est-ce qu'on fait là encore vivant aujourd'hui? On a dû mener une bonne vie, je suppose!

Ca t'arrive d'envier l'art des autres?
Et comment! Quand j'étais professeur, j'avais un élève qui, en cinq, six coups de crayon, réussissait à faire un tel tableau beau que j'aurais voulu le signer! Je me souviens aussi d'un Hongrois qui venait à mes ateliers libres et qui me disait qu'il n'avait pas assez d'argent pour acheter du matériel pour peindre. Je lui

en ai donné, et je lui ai demandé de faire un croquis, pour mesurer son habileté. Il m'a fait un dessin avec des cheveux un peu à la Dalí —, et je me suis dit que c'était impossible d'avoir autant de talent! J'ai eu des élèves magnifiques.

Un peintre doit souvent faire un autre travail pour survivre. Pourquoi est-ce si difficile de s'imposer dans ce domaine?

Il y a quelque'un qui m'a dit un jour: «Dans le domaine du spectacle, il y a quelque'un qui te représente. Pourquoi tu ne ferais pas la même chose avec tes toiles?» Cet homme vendait du matériel d'artiste et avait toujours voulu devenir peintre, mais sans y parvenir. Il a ajouté qu'il était un excellent vendeur et qu'il travaillerait à me faire exposer dans les meilleures galeries à travers le Canada. Un an plus tard, j'exposais à Vancouver, dans la plus grosse galerie du Canada, et il m'a fait rentrer dans toutes les galeries prestigieuses du pays par la suite. Celui qui achète une toile de moi, aujourd'hui, s'il la garde, son prix aura triplé ou quadruplé en 10 ans.